

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 20 Juillet 1861

No. 28.

SOMMAIRE.—Poésie: Il ne faut pas trop blâmer la faute d'autrui; Conte en vers par M. Paul Stevens.—Chronique.—Essai biographique sur Mozart, par le Rév. M. Giband, le 22 novembre 1860 (Suite).—Enigme.

Il ne faut pas trop blâmer la faute d'autrui.

Conte en vers par M. Paul Stevens.

N'est-ce pas, chers lecteurs, que souvent dans le monde,
On rencontre des gens qui vous disent: ah! ah!
Si j'eusse été de vous, *patati... patata...*
J'aurais bien fait ceci, j'aurais bien fait cela?
De ces bailleurs d'avis la triste espèce abonde.
L'aviseur, bien souvent, ne ferait guères mieux,
Peut-être pire, en fin de compte.
Je sais, à ce propos, un conte curieux,
Et quoique le thème en soit vieux,
Il mérite pourtant qu'on le conte et raconte.

Il était une fois, (permettez-moi ce mot,
Assez d'usage, j'imagine)
Un bucheron nommé Jacquot.

Ce bucheron avait sa femme Jacqueline.
Ainsi que le mari, la femme avait son lot.
C'était, comme chacun aisément le devine,
Des enfants gros et gras, dont l'un au biberon:
Deux pour porter culotte, et deux pour la jaquette.
L'héritier présomptif de notre bucheron
S'appelait Jacquinet, la fille Jacquinette.
Si l'on m'accorde que j'omette
Les noms des autres héritiers,
Nous passerons de suite à notre historiette.

Jacqueline à jaser s'amusait volontiers.
Ce défaut, si pourtant c'est défaut qu'on le nomme,
Chez la femme est, je crois, plus commun que chez l'homme.
Un jour donc que Jacquot bêchait avait vigneur,
Jacqueline disait "pauvre époux, quel malheur:
Que la première femme ait cueilli cette pomme!
Elle avait bien besoin d'y toucher, la Sans-cœur!

— Eh bon Dieu! Jacqueline, à quoi bon blâmer Ève?

— Tu prends ça doucement, mais moi, ça me soulève.
Penses-y donc un peu, Jacquot; quand je te dis
Qu'ils étaient tous les deux si bien en paradis.
Ma bonne vérité! si j'eusse eu cette chance
De n'avoir, pour ma part, d'autre mal à souffrir
Que de manger et boire, et puis de bien dormir,
Je n'aurais pas touché l'arbre de la *Science*.
Non Seigneur! je le dis et le dirai toujours....

— Tout ce que femme dit n'est pas pur Évangile.

— Pauvre Jacquot tu prends les choses à rebours;
Tiendrais-tu, par hasard, de ton vieux père Gile?
Me fesait-il souffrir ce vieux déplaisant-là!
Il me semble le voir avec sa tuque ronde,
Prenant malin plaisir à critiquer le monde;
Si l'un disait ceci, vite, il disait cela.

— Laisse les morts en paix, cela vaut mieux, ma femme.

— Que le bon Dieu, Jacquot, prenne en sa garde, l'âme
De ton vieux défunt père, et qu'il en soit ainsi;
Je l'ai toujours aimé, tu le sais, Dieu merci!
Mais pourquoi croirais-tu que j'eusse fait tout comme
A fait Ève jadis?

— Eh, bateau! qui le croit?
Et quand je le croirais, te dirais-je pourquoi?
En voilà des discours à propos d'une pomme!

— Il me semble, Jacquot, qu'on peut bien en parler.
Aurions nous, aujourd'hui tous deux à travailler
Ainsi que des bêtes de somme,
Si cette folle d'Ève eut sû mieux obéir?

— Je le répète encor, qui te dit le contraire?
Mais puisque c'est ainsi que pouvons-nous y faire,
Si non travailler dur, pour ne pas trop pâtir?

— C'est vrai; mais quand, vois-tu, ça me vient à l'idée,
Je ne puis m'empêcher de me dire à part moi,
Si j'eusse été là-bas, toute seule avec toi,
Quand même tu m'aurais priée et suppliée
De manger de ce fruit, j'aurais dit: non, mon *ficu*.
Puisque Dieu le défend, obéissons à Dieu.

Pendant que les époux tenaient ce beau langage,
Quelqu'un les écoutait, ravi de les ouïr;
Et ce quelqu'un était le Seigneur du village.

— Ça! leur dit-il, sortant tout-à-coup du feuillage,
Vous travaillez beaucoup, vous me semblez souffrir,
Braves gens; contez-moi vos peines.

Jacqueline

Sans se faire prier, parla pour son époux:
"Mon bon Monsieur, sit-elle, avec sa voix caline,
Jacquot, moi, mes enfants, nous nous éreintons tous
Du matin jusqu'au soir, sans que notre cuisine
En aille mieux. A peine pouvons-nous,
De l'an, tant bien que mal, rejoindre les deux bouts.
C'est à désespérer de la bonté divine.

— Femme, on ne doit jamais désespérer de Dieu.
C'est bien souvent; quand le moins on y pense,
Que se montre la Providence.
Elle-même, aujourd'hui, m'a conduit en ce lieu.

Vous allez, de ce pas, quitter votre chaumière
 Pour demeurer dans mon manoir ;
 Et désormais, du matin jusqu'au soir,
 Vous n'aurez plus rien autre à faire :
 Manger, boire et dormir ; dormir, boire et manger.

Or donc voilà Jacquot, et sa femme, et sa fille,
 Et Jacquinet et tout la famille
 Qui, le soir même, vont loger
 Dans le manoir de ce bon Sire.
 Lecteur, vous avez trop d'esprit, d'entendement
 Pour qu'il soit important de dire
 Combien fut grand l'étonnement
 Des Jacquot arrivés dans ce logis superbe.
 On n'y voyait que des tapis
 Aussi mous, que la plus douce herbe ;
 Rideaux soyeux, meubles de prix ;
 Les mets, les vins étaient exquis,
 Tout en un mot, les avait éblouis.
 Madame allait-elle à l'église,
 Un laquais galonné, pas à pas, l'escortait :
 Jacquot voulait-il sa chemise,
 Vite, un valet de chambre humblement l'apportait.
 Tout marchait pour eux à souhait,
 Et la nappe était toujours mise.

Mais, à propos de nappe, il faut ici pourtant
 Que l'on sache, à quel prix, Jacquot et son épouse
 Savouraient les plaisirs d'une vie aussi douce.
 Voici tout le secret de leur luxe éclatant :
 Parmi les plats nombreux qui garnissaient leur table
 Figurait à chaque repas,
 Un plat fermé, plus grand que tous les autres plats ;
 Et par ordre du Sire, arrèt irrévocable !
 On pouvait bien le voir, mais on n'y touchait pas.
 Ce beau plat, triste objet d'une telle défense
 Avait un couvercle d'argent.
 La femme n'en fit cas dans le commencement,
 Trop de mets, à la fois, gardaient sa tempérance ;
 Mais après un mois de bombance,
 Après avoir goûté de tout,
 Poulets, dindons rôtis, soupe, sauce et ragoût,
 Voilà qu'elle se mit à tout prendre en dégoût.
 Oui tout, hormis le plat défendu par le Sire.
 Dès lors, adieu l'appétit, le franc rire !
 Elle ne mangeait plus, ou bien, de temps en temps,
 Si madame mangeait, c'était du bout des dents.
 Jacquot, lui, n'en perdait une seule bouchée,
 Mais pourtant ça le chagrinait
 De voir sa Jacqueline en peine, et qui jeûnait,
 Ne tenant la vue attachée
 Que sur le plat couvert dont j'ai parlé tantôt.
 Voyons, femme, qu'as-tu ? lui demandait Jacquot,
 N'es-tu pas mieux ici que dans notre chaumière ?
 Dis, que te manque-t-il ? quoi donc peut te déplaire ?
 Parle au moins. . . si tu ne dis mot
 Comment puisse-je te satisfaire ?

Jacqueline se prit alors à sanglotter ;
 Et les enfants surpris voyant pleurer leur mère,
 Se mirent tous à l'imiter.
 Je vous laisse à penser, lecteur, la sotte mine
 Que le mari devait avoir.
 Jacquot ! mon bon Jacquot ! murmurait Jacqueline,
 Tu vois ta femme au désespoir,
 Je n'ai jamais tant eu de chagrin, dans ma vie. . . .
 Ces mets n'ont plus, pour moi, ni saveur ni vertu ;
 Le seul plat qui me fasse envie
 C'est celui-là, là bas. . . .

— Ma femme, y penses-tu ?
 Tu sais que le bourgeois ne veut pas qu'on y touche !

— Je le sais bien Jacquot, mais ça me paraît louche ;
 Crois-tu que le bourgeois nous l'aurait défendu
 S'il n'était fait pour notre bouche ?
 Lève un peu le couvercle, au moins aurons-nous vu
 Ce qu'il contient, alors je serai satisfaite
 Et je retrouverai mon ancien appétit.

— Si ce n'est que cela qui cause ton dépit
 Eh bien qu'il soit fait à ta tête !
 Tiens femme, approche et vois. . . et le pauvre d'esprit
 Vous découvre le plat d'une main indiscreète ;
 Mais à peine a-t-il fait ce coup, qu'une souris
 En sort comme un éclair et trotte par la salle.
 Jacqueline, Jacquot et leurs filles, leurs fils
 Courent après ; mais la bête détale
 Plus vite qu'eux, et gagne un petit trou
 Qui se trouvait, je ne sais plus trop où.

Quand ça ne va pas bien, ça va de mal en pire,
 Dit un proverbe du vieux temps.
 Ils couraient encor que le Sire
 Apparut tout-à-coup devant nos pauvres gens.
 Je vous laisse à penser quelle fut leur surprise
 Lorsqu'il se mit à faire ce discours :
 Bonnes gens, j'ai voulu pendant quarante jours,
 Éprouver votre gourmandise.
 L'épreuve me suffit, vous pouvez désormais,
 Comme vous l'entendrez, agir en ce palais.
 Il est à vous, votre sagesse
 Vous a gagné cette largesse.
 Mais avant de quitter ces lieux, je veux pourtant
 Vous montrer l'intérieur de ce grand plat d'argent,

Venez voir — Oh monsieur ! non, dit alors la femme,
 N'en faites rien, je vous en prie à deux genoux
 Cela pourrait jeter un sort à mon époux. . . .
 De son côté le mari de la dame,
 Chantait, en pleurnichant, une semblable gamme ;
 Tandis que les enfants, entourant l'étranger,
 Semblaient lui barrer le passage.
 La scène devenait touchante ; c'est dommage
 Qu'elle n'ait pu se prolonger ;
 Le Sire en découvrant le plat fit tout changer ;
 Eh quoi ? s'écria-t-il, cédant à sa colère,
 On n'a donc pas eu peur d'enfreindre mes arrêts !
 Lequel de vous, manants ! fut assez téméraire
 Pour oser me braver jusque dans mon palais,
 Qu'il parle, ou sur le champ, je vais. . . .

— Excellent Sire
 Ne nous faites pas mal, dit Jacquot humblement ;
 Vous voulez tout savoir, eh bien je vais tout dire.
 Ce n'est pas moi, j'en fais serment,
 Mais vous saurez que Jacqueline,
 Ne mangeait plus du tout et devenait chagrine
 A cause du grand plat. Elle en pleurait. Ma foi !
 Voyant cela, j'ai pris sur moi
 D'ouvrir.

— C'en est assez, coquin ! poule mouillée !
 Et vous femme perverse à la langue emmiellée
 Qui blâmez si bien Eve en l'appelant Sans-cœur,
 Ne rougissez-vous pas de votre ingratitude ?
 Ici, vous pouviez vivre, au sein de la splendeur,
 Heureuse et sans inquiétude
 Et vous ne l'avez pas voulu !
 Vous qui n'aviez jamais connu que l'indigence,

Quand vous avez acquis tout d'un coup l'opulence,
 Il vous fallait encor chercher le superflu
 Que vous crûtes trouver dans le plat défendu ?
 Insensés ! votre peine égalera l'outrage.
 Je vous chasse, et s'il vous avient
 De tenir désormais un semblable langage,
 Je vous fais pendre bel et bien.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—L'Espagne en Amérique.—La mort de M. de Carour.—
 La santé du St. Père.—La conversion de la reine d'Angleterre.—
 Le *Great Eastern* à Québec.

Un événement important dont les journaux nous ont rapporté d'abord la nouvelle, et qui après avoir été formellement démenti par les papiers Américains, se trouve maintenant confirmé de la manière la plus incontestable, c'est l'occupation de l'île St. Domingue par l'Espagne, du moins pour l'ancienne partie Espagnole.

Dans ces années, dernières on se demandait souvent si les Espagnols pourraient garder Cuba, cette grande île de 370 lieues de longueur, sur 60 lieues de largeur et dont la fertilité et la richesse sont si grandes. Actuellement la question est changée ; les Espagnols ont passé de la défensive à l'offensive et préliminairement ils viennent de s'installer à Haïti, l'ancienne St. Domingue, autre île importante de 174 lieues de longueur sur 64 lieues de largeur, mais où ils ne réclament que leurs anciennes possessions, qui occupaient environ un quart de l'île.

Nous espérons que l'extension de la domination Espagnole en Amérique, sera un avantage pour le catholicisme.

Le protestantisme domine aux Etats-Unis ; il donne des loix à une partie du Mexique, et il possède presque la majorité, dans les possessions Anglaises du Nord ; en voilà bien plus qu'il ne nous en faut pour notre consommation particulière, et par conséquent nous serions heureux de voir une grande nation comme l'Espagne, qui conserve une foi si vive et si profonde, augmenter son territoire, son influence et ses relations dans le Nouveau Monde.

Nous savons ce que l'on dit souvent contre les populations catholiques du Sud, en Amérique comme en Europe. Les gens du Nord sont habitués à les juger sévèrement, sans justice, sans charité, sans aucune considération de la différence des mœurs, des inclinations, des habitudes. Mais quant tout le mal qui a été ainsi proféré, serait vrai pour une bonne partie, quant il serait incontestable que plusieurs de ces peuples du Sud sont dans un véritable état d'apathie, d'oisiveté et même de dégénérescence morale, pourquoi ne pas espérer leur retour à une vie meilleure, plus active, plus généreuse et plus digne de leurs anciens souvenirs.

L'Espagne avait raison de tenir à son ancienne colonie

de St. Domingue ; c'est là que Christophe Colomb débarqua en 1493, lorsqu'il découvrit l'Amérique.

Les Espagnols passèrent en si grand nombre vers le Nouveau Monde découvert, que 14 ans après la conquête, il y avait, déjà dans l'île de St. Domingue, suivant Herrera, 15 villes peuplées de Castellans ayant leurs privilèges et leurs armoiries.

L'île donnait les revenus les plus considérables, d'abord par les mines, et ensuite par la richesse de son sol.

Cent ans après l'occupation, les Espagnols étaient maîtres sans conteste de toute cette riche contrée, lorsque quelques Français, établis à l'île de la Tortue, vinrent s'établir au Nord-ouest et, de 1630 à 1697, s'étant toujours avancés de plus en plus, ils se trouvèrent avoir conquis plus de la moitié de l'île que le traité de Riswick, en 1697, leur garantit pour toujours.

Plus tard la partie Espagnole fut presque réduite à rien, et fut en fin abandonnée à la République Française en 1795.

Mais la Révolution qui avait tout bouleversé en Europe gagna St. Domingue ; les noirs se révoltèrent et, de 1793 jusques en 1809, soutinrent la lutte avec de tels succès que l'Empereur, occupé des grandes guerres de l'Europe, finit par retirer les troupes Françaises, attendant des jours plus tranquilles, pour faire valoir les droits de la France.

Vers 1825 le gouvernement de la Restauration reconnut l'indépendance de St. Domingue, à la condition du paiement d'une indemnité, aux anciens propriétaires.

Cette indemnité fixée à 150 millions de francs n'est pas encore soldée. Enfin en 1848 il paraît que les Haïtiens et l'ancienne portion Française étaient entrés en pour-parler avec le consul Français, pour se mettre de nouveau sous la domination de l'ancienne métropole.

La révolution de 1848 interrompit toutes les négociations ; l'Empereur Soulouque ne laissa pas donner suite à toutes ces ouvertures, et il y avait longtemps qu'on ne s'occupait plus d'Haïti ni pour l'ancienne partie Espagnole, ni pour l'ancienne partie Française, lorsqu'on a appris, tout-à-coup, que le 18 de mars dernier, les chambres réunies à St. Domingo avaient proclamé spontanément, comme leur légitime souveraine, S. M. la Reine d'Espagne.

L'ancienne partie Française reste sous la main du président Geffard, successeur de l'Empereur Soulouque ; et la partie Espagnole rentre sous l'ancienne domination.

On ne peut prévoir toutes les conséquences d'un pareil changement.

La partie Française réclamera-t-elle la même faveur du gouvernement Français ? D'un autre côté les anciennes colonies Espagnoles du sud et du centre de l'Amérique, qui ont tellement souffert depuis leur séparation, vont elles se réunir enfin à l'ancienne mère-patrie, c'est

une question qui est posée par plusieurs publicistes, mais à laquelle il n'est pas encore facile de répondre.

Quant à ce qui concerne Haïti même, il n'y a pas de doute, que la présence de ses anciens possesseurs ne lui soit extrêmement profitable.

Avant 1789, cette île nourrissait largement les habitants, et qui plus est elle donnait aux principaux propriétaires de la partie Française un revenu annuel estimé à près de 200 millions de francs. Actuellement la population qui monte à un million d'habitants, comprenant les nègres, les mulâtres, quelques restes de la population Française et Espagnole et quelques villages habités par des Acadiens, cette population vit à grand peine, sur un sol, si riche quand il était bien cultivé.

Voilà ce que dit un voyageur de ces années dernières :

“ Les campagnes d'Haïti sont mortes : là où l'on faisait du sucre, par millions de tonnes, on n'en fait plus que quelques livres et du sirop : la végétation s'empare de tout, couvre de ses épines, les carrés de cannes, les prés, les pâturages désertés par la main de l'homme. Elle envahit les bourgs et vient jusqu'au sein des villes, croître au milieu des décombres, comme pour insulter les citadins.”

Cependant, la terre n'a pas changé ; elle attend la main de l'ouvrier laborieux et intelligent, et elle est toujours favorable aux productions les plus riches, les plus belles et les plus abondantes.

Toutes les nouvelles qui avaient été données sur la rétractation de M. de Cavour, ont été démenties complètement depuis quelques jours. Le frère de M. de Cavour a écrit une lettre aux journaux de Turin, pour annoncer que tout ce qui avait été publié sur la rétractation de son frère était entièrement faux.

Son frère ne s'est pas rétracté : il a reçu les sacrements, dit-il, sans qu'on lui ait imposé aucune condition, et voici comment le correspondant du *Monde* explique sa conduite :

M. de Cavour avait pour amis, un grand nombre de gens qui soutenaient sa politique, tout en se croyant bons catholiques. Gens qui prient, vont à la messe et qui, pour rien au monde, ne voudraient mourir sans sacrements, mais qui soutiennent en même temps les théories prétendues libérales et constitutionnelles, inaugurées en Piémont par M. de Cavour, et si diamétralement opposées aux principes de l'Eglise.

Pour accommoder toutes fois leur politique avec leur religion, voici le système qu'ils ont imaginé : les violations des lois canoniques, les spoliations consommées au préjudice des corporations Religieuses, des églises et du St. Siège, et tous les attentats sacrilèges commis dans les dernières années, ne touchent pas au dogme, disent-ils, mais à la discipline, et ils en concluent que l'anathème encouru par eux *ipso facto*, comme le Pape les en a solennellement avertis, ne peut pas les atteindre. Ils n'ont agi que pour constituer la nationalité italienne ;

c'est là, à leur avis, de la politique pure, cela ne touche pas à la religion. Dès lors l'Eglise n'a pas le droit de les excommunier pour de tels actes ; et l'excommunication étant nulle, les actes étant légitimes, ni pendant la vie, ni à l'heure de la mort, ils ne sont obligés de se repentir, ni de se rétracter.

Voilà donc quelle doctrine absurde est proférée à Turin. Elle a été souvent invoquée et proclamée par M. de Cavour pendant sa vie, et il y a conformé sa conduite au moment de la mort. Terrible châtement de l'esprit d'erreur et d'une fausse conscience !

Après la lettre de M. le Marquis de Cavour, l'*Armonia* de Turin a déclaré qu'elle n'aurait pas écrit bien des choses qu'elle a publiées sur M. de Cavour, si elle avait su ce que cette lettre lui apprend.

Un autre journal catholique de Turin, *Il Campanile*, parle dans le même sens et déclare qu'il ne sait si le ciel doit se réjouir de cette lettre, mais qu'elle est faite assurément pour donner de la joie aux libéraux.

Le correspondant de Rome du journal *Le Monde*, et *La Correspondance de Rome*, reviennent sur tout ce qu'ils avaient dit à l'égard de M. de Cavour, avant d'avoir eu connaissance de la lettre de son frère.

On écrit de Rome, du 22 juin, que la santé du St. Père est bonne, et qu'il ne faut nullement croire aux inventions des journaux de la Révolution, qui se plaisent à répandre les bruits les plus alarmants.

L'anniversaire du couronnement de sa sainteté a été célébré avec un enthousiasme extraordinaire. La Révolution avait annoncé il y a plus d'un an, quelle se trouverait bientôt au Capitole. Elle n'y est pas encore, et qui plus est, le peuple romain, par ses acclamations, semble lui jeter le défi le plus formel.

Extrait du *Messenger de la Semaine* :

“ Une rumeur, dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance et la haute signification si elle vient à se confirmer, est venue ces jours derniers d'Angleterre. Certains organes importants de la publicité anglaise ont insinué que la Reine Victoria était atteinte de folie. Or, des renseignements sérieux émanés de personnages considérables, affirment que cette folie n'est qu'une supposition du ministère pour donner le change au public sur la conversion de la Reine, qui serait sur le point d'abjurer le protestantisme pour se faire catholique. La Duchesse de Kent, sa mère, est morte dans le sein de la véritable Eglise, à laquelle elle était revenue depuis environ trois années. Elle exerçait sur l'esprit de sa fille la plus salutaire influence ; et ceux qui l'ont approchée dans ses derniers moments ne doutent pas qu'elle n'ait emporté la consolante certitude de revoir au delà de la tombe sa fille chérie.

“ On raconte qu'à la veille de mourir, le Cardinal d'York, qui fut le dernier des Stuarts, eut une entrevue suprême avec le pape Pie VII. Après une heure d'entretien les deux saints vieillards descendirent l'escalier du Vatican et pénétrèrent sous les voûtes de Saint Pierre. Ils s'agenouillèrent et prièrent longtemps auprès du tombeau des saints Apôtres, puis le cardinal, jetant

un regard sur le monument funèbre de Charles Edouard où il devait lui-même être inhumé : "Très Saint Père, dit-il, dans quelques jours voilà tout ce qui restera des Stuarts. C'est la Basilique du monde chrétien qui servira de Westminster à leurs cendres proscrites. Puisse, au prix de l'extinction de notre race, la justice de Dieu être satisfaite, et la rébellion de Henri VIII contre l'Eglise cesser de peser contre l'Angleterre."

"Ainsi parla le dernier des Stuarts, et quelques jours après, sa dépuille allait rejoindre celle de l'héroïque vaincu de Culloden. Dieu lui avait-il donné, à son heure suprême, une vision prophétique sur les destinées de son pays? Nul ne saurait le dire, sans doute. Mais si le fait de la conversion de la Reine Victoria se confirme, à quelles prévisions n'est-il pas permis de se livrer sur l'avenir religieux de l'Angleterre."

(Signé,) G. DE CADOUAL.

Le *Great Eastern* est à Québec, et suivant un correspondant de la *Gazette*, son arrivée peut être regardée comme un événement dans l'histoire de la navigation du St. Laurent.

Sa longueur est de 680 pieds, sa largeur est de 83 pieds sa profondeur de 60 pieds. Cette longueur équivalente à celle d'un huitième de mille, représente la distance entre la rue de Bleury et la banque de Montréal dans la rue St. Jacques avec cette différence que la rue St. Jacques n'a pas 83 pieds de largeur mais seulement 55 pieds.

Comme Christophe Colomb n'a découvert l'Amérique et n'est abordé à Haïti, qu'avec un vaisseau de 150 tonneaux, celui-ci qui jauge 22,500 tonneaux est donc 150 fois plus grand que celui de Christophe Colomb.

Lorsqu'on arrive en bateau devant ce colosse, on semble comme une coquille de noix au pied d'une montagne.

On arrive sur le pont on examine tout, et au bout de 4 tours, il se trouve que l'on a fait plus d'un mille.

Le grand salon est magnifique en hauteur en étendue et en splendeur.

Le bâtiment est calculé pour transporter 4000 passagers, ou, à la place 10,000 hommes de troupe; c'est assurément un grand avantage pour la métropole d'avoir à la disposition un pareil transport.

Le correspondant Anglais termine en remarquant que le *Great Eastern* est par les dimensions, une des merveilles du monde, plus étonnante même par là que les grandes pyramides.

Quant au génie que cette merveille suppose il suffit de dire que c'est la réunion de toutes les découvertes faites dans presque tous les genres, par les plus grands hommes du monde.

Le *Great Eastern*, est donc plus étonnant à voir que les pyramides d'Egypte, et pour cela, il n'est pas nécessaire de traverser les mers, il suffit d'aller à Québec.

Mais avec tout cela, les vieux monuments sur qui reposent les souvenirs de 40 siècles, élevant leur front inaltérable dans le ciel, au milieu d'un pays ou l'humani-

mité a subi tant de révolutions et d'épreuves, présente un intérêt tout autre que celui des merveilles de l'industrie moderne, et qui mérite un autre genre d'attention et d'estime.

Essai Biographique sur Mozart.

Par le Révd. Messire Giband, (le 22 Novembre, 1860.)

ERRATA.

Une faute impardonnable s'est glissée dans notre dernier numéro. Dans la belle notice biographique sur Mozart par Messire Giband, chacun a pu être édifié de voir le zèle que, pendant son séjour en Angleterre, Léopold Mozart, père de l'artiste, mettait à ramener à la vraie religion, un de ses amis, juif d'origine; et la joie qu'il fait paraître de voir l'impression que ses discours produisaient dans cette âme. Dans sa simplicité naïve Léopold s'écrie donc : *peut-être deviendrais-je missionnaire en Angleterre.* (Page 22+ ligne 49). Or, au lieu de ce beau mot de missionnaire, si beau surtout dans la bouche d'un laïque, est venu se placer malencontreusement celui de *millionnaire*, si peu digne d'un homme dont le désintéressement n'était pas moins admirable que la foi; et qui se contentait modestement de 25 florins par mois, ou environ £25 par an, d'appointement fixe.

Réparation d'honneur donc, et à Léopold Mozart et à son intéressant Biographe, Mr. le *Lecteur*.

Item : dans le titre de cette Lecture, au lieu de 22 novembre 1810 lisez : 1860.

(SUITE DU TEXTE :)

Nos voyageurs quittèrent les bords de la Tamise le 1er août 1765, traversèrent Calais et se rendirent en Allemagne en passant par les Flandres et Paris. Wolfgang et sa sœur Nanerl tombèrent encore gravement malades en Hollande, au point d'inspirer à leur tendre père les plus vives alarmes.

"Si je n'ai pas perdu ma pauvre fille, écrivait-il, elle a été du moins à toute extrémité. Quand tout espoir fut perdu, je la disposai à se résigner à la volonté de Dieu. Elle reçut le *St. Viatique* et l'*Extrême-Onction*. Ah! si quelqu'un nous avait entendus, ma femme, ma fille et moi, dans ce moment suprême! s'il nous avait entendus convaincant cette pauvre Nanerl de la vanité du monde, de la mort bienheureuse des enfants, il n'aurait pu rester insensible."

"Pendant ce temps Wolfgang faisait de la musique dans la pièce voisine.... Reste à savoir maintenant si Dieu accordera à ma fille la grâce de recouvrer ses forces, ou s'il surviendra quelque accident dangereux. En tout cas, nous nous abandonnons à la volonté divine. Dès avant notre départ de Salzbourg, nous avons prié instamment Dieu ou de mettre obstacle à notre voyage, ou de le bénir. Si ma fille meurt, elle mourra comme une sainte. Si Dieu lui accorde la vie, nous le prions de lui donner plus tard, en son temps, une fin aussi innocente, aussi sainte que serait sa mort aujourd'hui. J'espère que nous la conserverons; car au moment où elle était au plus mal, le dimanche où je disais avec l'Evangile : *Domine, descende, venez, Seigneur, (1) avant que ma fille meure; l'Evangile répondait : la fille a dormi; (2) la foi l'a sauvée.* Je vous prie de faire dire 4 messes au nom de ma fille."

(1) Joann IV. 49.

(2) Luc VIII. 52.

Six semaines après, il écrivait encore. « hélas ! notre cher Wolfgang a eu aussi une vive atteinte ! une fièvre chaude l'a mis dans un état bien misérable pendant plusieurs semaines. Patience ! Ce que Dieu envoie, il faut l'accepter. Il n'y a pas à s'inquiéter des dépenses. Que le diable emporte l'argent, pourvu qu'il nous laisse nos os ! Sans une grâce toute extraordinaire de Dieu, mes enfants n'auraient pu surmonter ces deux graves maladies, et nous n'aurions pu supporter ces trois mortels mois ! faites dire au plus tôt, je vous prie, dix messes à notre intention. »

Qui n'admirerait la simplicité d'un tel langage ? quel père ! qu'il était digne de tels enfants ! Il ne vivait, il ne respirait que pour eux.

« Il importe, écrivait-il de Munich en 1766, que j'aie chez moi une existence qui convienne surtout à mes enfants. Dieu (ce Dieu si bon pour moi malgré ma malice) a donné à mes enfants des talents qui, abstraction faite du devoir paternel, m'entraîneraient à tout sacrifier pour leur éducation. »

La pieuse famille revint à Salzbourg où elle mena une vie paisible. Pendant plus d'un an, Wolfgang consacra ce temps à l'étude approfondie de son art. En 1767, ils repartirent pour Vienne, où la famille Impériale les accueillit, encore une fois, avec de nouvelles faveurs. Le génie de Mozart grandissait avec l'âge ; son père lui-même s'extasiait devant cette fécondité merveilleuse réunie à la composition la plus franche et la plus originale. Il écrivait de Vienne après un concert donné par son jeune fils :

« Ce n'a pas été une petite joie et un mince triomphe pour moi que d'entendre un Voltairien dire avec stupeur : Eh bien ! j'ai vu dans ma vie un miracle, c'est le premier. »

Ce fut à cette époque que Mozart publia ses premières œuvres. Il avait douze ans.

Vers la fin de 1767, il partit avec son père pour l'Italie. Vérone, Mantoue, Milan, Florence, Bologne, Rome, Naples entendirent tour-à-tour le jeune virtuose et l'applaudirent avec un égal enthousiasme. C'est à dater de cette époque que commencent ses propres lettres ; d'abord simples *post-scriptum* à sa mère et à sa chère sœur, restées toutes deux à Salzbourg. Nouvelles musicales, jugements sur les artistes en renom, détails personnels, spirituels enfantillages, jeux de mots, c'est le plus joli caquetage que l'on puisse imaginer. Il est gai comme pinson, il chante toujours comme un rossignol, il joue du clavecin comme un ange. Citons quelques extraits qui le feront mieux connaître que nos paroles.

« Je suis, Dieu merci, en bonne santé, et je baise mille et mille fois, mère et sœur. . . . quand on parle du loup, on en voit la queue. Je me porte à charmer, Dieu merci, et ne puis attendre l'heure où je recevrai une réponse. . . Je baise les mains à Maman, et j'envoie un tendre baiser à ma sœur. Je reste le même. Lequel ? le même arlequin, Wolfgang en Allemagne, Amédée en Italie. (Signé) de Morzantini. » (Probablement de Mozartini).

« Me voici, me voilà, chère petite Mariette, je suis bien heureux que tu te sois si effroyablement amusée. Adieu, portez-vous bien ; je baise mille fois les mains à ma mère, et, pour toi, j'envoie cent baisers à ton étonnante et laide figure. Mes tendres compliments. J'embrasse mère et sœur des millions de fois et je continue à me bien porter, Dieu merci. Adieu. »

« Il écrivit le 16 juin : Et moi aussi je vis encore, gai

et content, comme toujours. Les voyages font ma joie. Voilà donc que j'ai navigué sur la Méditerranée, ce qui ne m'empêche pas d'être Gros-Jean comme ci-devant. »

Quelque temps après, il écrit à sa sœur chérie une lettre en italien qu'il date de *Roma caput mundi*. Puis avec son *brío* enfantin, il lui adresse de Naples, le 19 mai 1770, un billet moitié en allemand, moitié en italien : « Ecris-moi, lui dit-il, comment va notre maître *canari* : chante-t-il encore, siffle-t-il toujours ? . . . Mes compliments à Anne ; qu'elle prie assidûment pour moi. . . Va fréquemment à Mirabell entendre les *Lituanies*, le *Regina Cœli*, ou le *Salve Regina*. Dors bien et ne fais pas de mauvais rêve. A M^r de Schidenhofer, mes plus abominables compliments, *tralaliera, tralaliera*. Et dis-lui d'apprendre le *menuet* sur le clavecin, afin de ne pas l'oublier. Qu'il le fasse bientôt, afin qu'il me fasse le plaisir de se faire accompagner par moi. Fais mes compliments à tous nos amis. Fais que ta santé se maintienne et fais en sorte de ne pas mourir ; afin que tu puisses me faire parvenir encore une lettre ; que je te puisse faire une réponse et que nous continuions à faire toujours de même, ce que je tâcherai de faire pour ma part, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire en ce monde. D'ici-là je serai mon possible pour rester ton Wolf. Mozart. »

On serait tenté de croire peut-être que celui qui traçait ces lignes ne pensait qu'à rire et à s'amuser. Bien loin delà, les choses sérieuses avaient aussi leur tour.

A Rome, Wolfgang écrit de mémoire le *Miserere* de la Chapelle Sixtine, dont il était défendu, sous peine d'excommunication, aux musiciens, d'emporter une partie hors de la Chapelle, de la copier ou de la donner à à qui que ce fût. Aussi à 14 ans, il reçoit du Pape la *Croix de l'Éperon d'or*, et il ne manque pas en écrivant à sa sœur, de signer gravement le *chevalier Mozart* pendant que le père rit toutes les lois qu'il l'entend nommer *Signor Cavaliero*.

Bientôt il sera proclamé à l'unanimité, et après des épreuves étonnantes, membre des Académies Philharmonique de Bologne et de Milan où on l'appellera *Il Cavaliero Philharmonico*, le Chevalier Philharmonique.

Cependant au milieu de ces éivirements de la gloire, Dieu n'est pas plus oublié que dans les petites adversités qui accompagnent leurs pas.

Arrive la fête de la mère et de la fille. « Nous vous félicitons pour votre commun jour de fête, écrit le père, en vous souhaitant une bonne santé, et avant tout, la grâce de Dieu. C'est l'unique nécessaire, le reste vient par surcroît. »

« Je félicite ma chère mère pour sa fête, écrit le fils, et je souhaite qu'elle vive encore 100 ans, toujours en bonne santé. C'est ce que je demande tous les jours à Dieu, et ce que je continuerai à demander dans ma prière pour elle et pour ma sœur. Je ne puis lui offrir que les clochettes, les cierges, les bonnets, et les rubans que nous avons achetés à Lorette et que nous rapporterons. Je reste en attendant son fidèle enfant. »

Quel cœur chrétien que celui de ce cher enfant ! Qu'il est humble, qu'il est simple, qu'il est beau, qu'il est aimant ! Oh ! qu'elle est belle cette religion qui donne au cœur d'un jeune homme de 14 ans, que les plus rares succès auraient dû enivrer, tant de saintes affections ! sa sœur lui avait parlé, de la maladie d'une pauvre voisine. Voici la réponse qu'elle reçut de son aimable frère :

« Je plains de tout mon cœur la pauvre Marthe, malade depuis si longtemps et si patiente. J'espère qu'avec l'aide de Dieu, elle recouvrera la santé. Du reste il ne faut pas s'affliger trop fort, car la volonté de Dieu est toujours la meilleure : Dieu saura mieux que nous s'il est préférable qu'elle reste en ce monde ou qu'elle aille dans l'autre ; qu'elle se console donc, car qui sait si elle ne va pas peut-être passer subitement de la pluie au beau temps ? »

Où trouver à cet âge, au milieu de tant de séductions, tant de foi unie à tant de douceur et de charité ?

En passant par Bologne, nos artistes voyageurs rencontrent un Dominicain Allemand, et ils en profitent pour faire leurs dévotions, comme ils les avaient déjà faites à Lorette peu de temps auparavant. Là dessus Mozart père écrit à sa femme :

« Tu peux faire préparer, en attendant, deux belles chasses en or pour ton mari et pour ton fils, car nous serons certainement des saints, quand nous reviendrons. »

La pensée de Dieu se mêle à toutes leurs entreprises. A Milan, Wolfgang a commencé son premier *opera seria*, *Mitridate*, et il ne manque pas de réclamer les prières de sa mère.

« Ma chère maman, je ne puis pas écrire, car les doigts me font mal, à force d'écrire des récitatifs. Je te prie, chère mère, de prier pour moi, que mon œuvre réussisse, et qu'après cela nous nous retrouvions heureusement tous ensemble. Je te baise mille fois les mains ; et à toi, ma chère sœur, j'aurais mille choses à te dire, mais quoi ? C'est ce que Dieu sait et Dieu seul. Si c'est la volonté de Dieu, je t'ouvrirai mon cœur de vive voix, et bientôt, je l'espère. En attendant, je t'embrasse mille fois. Cette pauvre Marthe, nous l'avons donc perdue ! nous la retrouverons avec l'aide de Dieu, dans un monde meilleur. »

De son côté le père écrivait : « Le jour de la St. Etienne, une bonne heure après l'*Ave Maria* (l'*Angelus*) vous pourrez vous imaginer le *Maestro don Amadeo* assis au clavecin, à l'orchestre, son père en haut, dans une loge, et vous voudrez bien, en pensée, nous souhaiter une heureuse représentation en y ajoutant quelques *Pater*. »

On ne sait lequel il faut le plus admirer, du père et du fils vraiment dignes l'un de l'autre. Une piété si franche et si naïve méritait récompense. Sa première représentation eut un plein et universel succès, et avec des circonstances qui ne s'étaient jamais présentées à Milan. Presque tous les airs furent couverts d'applaudissements extraordinaires et suivis des cris : *e viva il maestro ! raviva il maestrino !* Et les jours suivants l'opéra continua de monter *alle stelle* (aux nues) (1) « Remerciez Dieu et priez pour nous, » ajouta Mozart en donnant ces bonnes nouvelles.

Passons par dessus une foule de scènes semblables à celles que nous avons déjà racontées ; venons au voyage de Paris que Wolfgang entreprit en 1777, en compagnie de sa mère seulement. Chose singulière et bien propre à consoler ou à faire rougir tant de génies soi-disant incompris et mal récompensés ! Le grand Mozart, après tant de merveilles accomplies, avait, depuis son retour à Salzbourg, comme chef d'orchestre du Prince-Archevêque, et pour tous appointements, 12 *florins Krentzer*, par mois, c'est-à-dire environ *six piastres* !! Il y avait 5 ans qu'il était gratifié de cette somme, sans espoir

d'augmentation, lorsqu'il se remit en route pour chercher ailleurs une position plus favorable. Son ambition, du reste, n'était rien moins que cupide ; il nous l'a révélé lui-même dans une de ses lettres ; on ne la trouvera pas excessive. Voici à quoi se bornaient tous ses vœux en ce point :

1^o il y aurait 300 *florins* de fixe : 2^o il exécuterait divers travaux qui lui rapporteraient en moyenne 500 florins par an, en tout 800 florins (environ 1700 francs.) Ce n'est pas une grosse somme ; mais il dîne souvent en ville, et puis il mange peu et ne boit que de l'eau, sauf au dessert un verre de vin après le fruit. Avec ces 800 florins, il pourrait réaliser le rêve sa vie, savoir : de venir en aide à ses parents déjà avancés en âge et rendre leur sort plus doux. Le fils n'eut pas de peine à faire entrer son père dans ses vues, et le voyage de Paris fut promptement décidé. Mais quelle douleur quand il fallut se séparer !

« J'avais pris toutes les peines du monde, écrit ce bon père, pour me retenir au moment de nos adieux, pour ne pas les rendre plus douloureux, et, dans mon trouble, j'ai oublié de donner ma bénédiction à mon fils. J'ai couru à la fenêtre, et je vous la donnai à tous deux de loin, mais sans pouvoir plus vous apercevoir. »

Ici commence une série de lettres admirables du père et du fils, dont la lecture a je ne sais quoi de grave et de doux, de sérieux et d'attendrissant. Il faut les lire toutes. Qu'on lise surtout celle où, suivant sa formule, il lui souhaite, pour sa fête, la grâce de Dieu, et où il lui dit d'un ton sublime :

« Je te supplie de veiller sur ton âme, de telle sorte que tu ne sois pas un souci pour ton père à son lit de mort, et qu'à cette heure si grave, il n'ait pas à se reprocher d'avoir négligé ton salut. »

Qu'on lise encore celle où ce bon père lui ouvre tout son cœur, et, pour l'exciter à bien remplir les devoirs d'un bon fils, lui trace le tableau des sacrifices qu'il a faits. C'est un chef d'œuvre d'éloquence simple et touchante : on croirait assister à l'admirable entretien de la mère de St. Jean-Chrysostôme avec son fils.

« Tu vois clair comme le jour, lui dit-il, que désormais la destinée de tes vieux parents, celle de ta si jeune, et si aimante sœur est uniquement entre tes mains. Depuis votre naissance, et bien avant, depuis mon mariage, j'ai fait certes d'assez pénibles sacrifices et mené une vie assez dure pour entretenir, avec 25 florins de revenu mensuel assuré, une femme, sept enfants et ta grand'mère. (1) Je vous ai sacrifié à tous deux toutes mes heures, dans l'espoir que non seulement vous parviendriez à vous tirer honorablement d'affaire, mais encore que vous me procureriez une tranquille vieillesse, me permettant de rendre compte à Dieu de l'éducation de mes enfants, de songer au salut de mon âme sans autre souci, et d'attendre paisiblement la mort... Mais la Providence et la volonté de Dieu ont ordonné les choses de façon qu'il faut que, de nouveau, je me résigne à la dure nécessité de donner des leçons, et cela, dans une ville où la peine est si mal payée, qu'on ne peut en tirer de quoi s'entretenir soi et les siens. Je place toute ma confiance, tout mon espoir en ta filiale affection. »

Ici Léopold donne à son fils de bons avis sur la conduite qu'il doit tenir à Paris envers les différentes classes de personnes avec lesquelles il va se trouver en rap-

(1) Littéralement : Aux étoiles.

(1) De ces 7 enfants deux seulement lui étaient restés, Wolfgang et Nanerl.

port. Puis, touchant au point le plus important et le plus délicat, avec la réserve qui convient à un père :

“ Je ne veux pas même te parler des femmes, car là il faut une extrême retenue et toute la réserve possible. Avec quel aveuglement on se laisse attirer par des plaisanteries, par des jeux tout-à-fait insignifiants, dont rougit plus tard la raison en s'éveillant. Je sais que tu m'aimes, non seulement comme ton père, mais comme ton ami le plus sûr et le plus fidèle, et que tu es convaincu que c'est entre tes mains, après Dieu, pour ainsi dire, que se trouvent aujourd'hui notre bonheur et notre malheur, ma vie ou ma mort prochaine. Je te connais, je n'ai à attendre de toi que de la joie, et c'est ce qui me console de ton absence, laquelle me ravit la paternelle joie de t'entendre, de te voir, de t'embrasser. Vis donc comme un vrai chrétien, comme un bon catholique ; aime Dieu, prie-le avec confiance et ardeur, et mène une vie tellement chrétienne qu'au cas où je ne devrais plus te voir, l'heure de ma mort ne soit pas pour moi une heure de trouble et d'angoisse. Je te donne de tout mon cœur ma paternelle bénédiction et suis jusqu'à la mort ton père dévoué, ton ami le plus sûr.”

A ces tendres adieux, à ces sages conseils, Wolfgang a d'avance répondu, pour prévenir les alarmes paternelles :

“ Je baise les mains à mon chère père... qu'il soit sans inquiétude ; j'ai toujours Dieu devant les yeux, je reconnais sa toute-puissance, je crains sa colère ; mais je connais sa bonté, sa miséricorde, sa clémence envers ses créatures, il n'abandonne jamais ses serviteurs ; si les choses vont selon sa volonté, elles iront aussi selon la mienne. Avec cela je ne puis manquer d'être heureux et content. Je mettrai tout en œuvre pour suivre avec la plus grande exactitude les conseils que vous avez la bonté de me donner.”

Combien lui était nécessaire cette confiance en Dieu pour soutenir vaillamment les épreuves qui l'attendaient à Paris ! Dans ce Paris qui avait salué et fêté son enfance ; aujourd'hui qu'il revient plus grand, plus célèbre et les mains déjà pleines d'œuvres partout applaudies, il ne rencontre que l'insouciance, la froideur, ou l'admiration banale et aveugle, pire que l'indifférence. Je voudrais, dit à ce propos un écrivain du jour que les artistes qui, dès leurs premiers pas, s'irritent contre les obstacles, maudissent le public et la destinée, et poussent des gémissements en gravissant leur calvaire, comme ils disent, (car ils ne manquent jamais de se comparer à J.-C., c'est le lieu commun de leur humilité) je voudrais qu'ils vissent leur maître à tous, Mozart courant le cachet dans la boue de Paris, grelottant dans l'antichambre d'une duchesse, et introduit à grand-peine dans une chambre à feu pour y jouer du clavecin devant quelques seigneurs qui causent et qui dessinent. Je voudrais qu'ils le suivissent d'échec en échec, de déception en déception et de chef d'œuvre en chef d'œuvre, accablé d'éloges et dans l'indigence, montant tous les degrés qui conduisent à la gloire et descendant tous ceux qui mènent à la ruine.

Ce n'est rien encore de lutter contre la misère ; qu'on le regarde aux prises avec l'ignorance de ses juges et même de ses partisans et de ses patrons ! Les musiciens les plus bienveillants massacrent sa musique : au concert spirituel, il a failli monter sur l'estrade et arracher le bâton des mains du chef d'orchestre. Le public n'a ni oreilles pour entendre ni cœur pour sentir. Ils crient *bravo ! bravissimo !* Ils applaudissent à se briser les doigts et ils ne comprennent rien.

(A Continuer.)

PATRIOTISME.

Athénégore nous a conservé l'anecdote suivante :

Les Cyréniens, voisins des Carthaginois, furent longtemps en guerre avec eux à cause des limites des deux Etats. Pour les régler une bonne fois, il fut convenu que deux Cyréniens et deux Carthaginois partiraient le même jour et à la même heure, les uns de Cyrène, les autres de Carthage, et que l'endroit où ils se rencontreraient servirait de borne aux deux pays. Les coureurs Carthaginois firent plus de diligence que leurs rivaux, et pénétrèrent bien avant dans le territoire des Cyréniens. Ces derniers prétendirent que ceux de Carthage étaient partis avant l'heure indiquée, et demandèrent que la course fut recommencée, et à d'autres conditions. Ces conditions bizarres étaient qu'on prendrait pour limites le lieu où s'arrêteraient les coureurs des deux nations, en se soumettant à y être égorgés et inhumés. Elles furent acceptées par les Carthaginois, contre l'attente des Cyréniens, qui ne les avaient proposées que dans l'espérance de les voir rejetées.

Deux frères de la famille des Philéens se dévouent à la course fatale, la poussent encore plus avant dans le pays ennemi, et, quelques offres que leur fassent les Cyréniens pour les engager à retrograder, ils les refusent constamment, et demandent que leurs tombeaux soient creusés à la place où ils se sont arrêtés. Deux monuments furent dressés depuis au même lieu par les Carthaginois, pour immortaliser la gloire de ces deux patriotes, dont le zèle pour leur pays est supérieur même à celui des Horaces que Rome a tant vantés.

ORNITHOLOGIE DU CANADA PAR J. M. LEMOINE.—Cet ouvrage qui fait grand honneur au Canada sera bientôt nous l'espérons, dans toute les bibliothèques. Il serait grandement à désirer qu'il fût dans les mains de la jeunesse de nos écoles qui y puiserait, comme en se jouant, les premiers éléments d'une science encore trop peu répandue et pourtant si précieuse, si l'on veut contempler l'une des plus étonnantes merveilles de la création. Déjà, et nous tenons ces détails de l'auteur lui-même, plusieurs maisons d'éducation ont fait des demandes assez considérables.

Il serait superflu de parler du mérite littéraire de l'œuvre ; sous ce rapport, les *Oiseaux du Canada* ont été accueillis avec grande faveur par toute la presse canadienne sans exception.

Pour toute demande s'adresser à J. B. Rolland & fils.

ENIGME.

Un pont bâti de perles s'élève au dessus d'une mer grisâtre ; il se bâtit en un clin d'œil et monte à une hauteur qui donne le vertige.

Des plus hauts navires les plus hauts mats passent sous son arche ; lui-même n'a encore porté nulle charge, et dès que tu approches, il semble fuir.

Il ne naît qu'avec le torrent, et disparaît sitôt que les ondes tarissent.

Dis-nous où se trouve ce pont, et qui l'a construit avec tant d'art ?

L'explication de la dernière énigme est l'éclair.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils, 6, rue St. Vincent, Montréal.—Abonnement : \$2 par année payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.